

Négociation

Taha Hussein

jaridat al-Siyasa, 7 juillet 1932

Il y avait, dans le palais, des chambres et des salles : dans celle-ci de l'or, dans celle-là de l'argent ; dans celle-ci des perles, dans celle-là des rubis ; dans celle-ci de la soie, dans celle-là du brocart. Et le jeune homme parcourait les chambres et les salles, passant d'un émerveillement à un autre, d'un étonnement à un éblouissement, jusqu'à ce qu'il eût atteint la quatre-vingt-dix-neuvième ; et lorsqu'il voulut entrer dans la centième, celle qui complétait l'ensemble, son guide lui conseilla de n'en rien faire, mais il refusa, et le guide insista dans son conseil, et lui insista dans son refus, jusqu'à ce que, n'y ayant plus d'espoir de le détourner d'entrer dans cette salle, le guide lui en ouvrît la porte ; il y entra, et n'y trouva que malheur.

Et les trois frères parvinrent, finalement, à trois chemins : l'un le chemin du salut, l'autre le chemin du regret, et le troisième le chemin de celui qui s'en va et ne revient pas. Le premier prit le chemin du salut, et y rencontra de grandes épreuves et des terreurs, mais en revint sauf et heureux ; le second prit le chemin du regret, et y rencontra de grandes épreuves et des terreurs, et à peine avait-il failli ne point revenir que son frère le secourut, si bien qu'il rentra, mais avec des chagrins au cœur qui ne le quittèrent qu'à sa mort ; et le troisième alla droit devant lui, sans se soucier de rien, bien que ses deux frères l'eussent engagé à réfléchir et à prendre son temps, mais il les refusa l'un et l'autre et suivit sa propre tête, jusqu'à ce que l'ogre le dévorât.

Les Français ont une vieille chanson, douce de mélodie, triste d'air, sombre de sens, qui assombrit la voix de celui qui la chante, et où revient sans cesse cet avertissement effrayant : mon ami, si tu veux bien me croire, ne va pas dans la Forêt-Noire.

Mais le président du Conseil, semble-t-il, est résolu à aller dans la Forêt-Noire, où se trouvent des loups redoutables et voraces, et des ogres à l'affût de leur proie. Des avertissements voltigent autour du président du Conseil de toutes parts, le pressant de ne pas entrer dans cette Forêt-Noire, mais il refuse, et s'obstine à vouloir s'y précipiter. Entre lui et un certain nombre des loups et des ogres de la forêt existe une vieille amitié, une affection ancienne, et des intérêts échangés mutuellement ;

et c'est pourquoi les loups et les ogres conseillent à leur ami de reculer, et lui assurent qu'il n'y a dans cette avancée que du malheur — mais lui ne veut rien faire d'autre qu'avancer, comme s'il était désespéré, incapable aussi bien de revenir en arrière que de rester où il est. Et pourtant les loups ont dit vrai, et les ogres ont bien conseillé ; et derrière cette compagnie sincère et bienveillante se tient une autre compagnie, brûlant de soif de sang, se tordant de faim de chair, n'ayant d'ami ni d'intime que ces ventres creux et voraces que rien ne rassasie ni n'étanche sinon la chair et le sang de la proie.

Il semble que le président du Conseil se soit lassé du pouvoir, qu'il en soit devenu indifférent, et qu'il ait résolu de donner raison aux calomniateurs, de réaliser les espoirs de ses détracteurs et de ses délateurs, et de satisfaire les Wafdistes, les Libéraux constitutionnels et les indépendants, en démissionnant — ou bien d'où vient cette insistance à négocier, ce besoin de négocier, cet empressement envers la négociation, alors que ses propres amis sincères, Égyptiens comme Anglais, le pressent de n'en rien faire, et le supplient de préférer la réflexion et de pratiquer la patience ?

On dit que, parmi les propres collègues du président du Conseil, certains voient l'idée de négociation d'un œil pessimiste, s'en inquiètent, en font grise mine, et la considèrent comme le chemin le plus sûr vers la banqueroute et la voie la plus aisée vers la démission. Que les rapporteurs disent vrai ou mentent, les Anglais eux-mêmes pressent le président du Conseil de ne pas insister sur la négociation ni de s'y précipiter tête baissée ; ils lui disent avec douceur qu'ils sont occupés ailleurs ; ils lui disent, gentiment et à titre de conseil, qu'ils craignent ses rivaux et ses opposants, et s'inquiètent pour le traité à cause de ces rivaux et de ces opposants ; ils lui assurent, fermement et sincèrement, que la majorité du Parlement anglais est résolument conservatrice, et que la majorité de la nation égyptienne est résolument extrémiste, et que cette majorité conservatrice ne peut accorder que peu, tandis que cette majorité extrémiste ne peut accepter que beaucoup. Puis ils lui disent franchement, crûment, et avec quelque froideur, qu'il ne peut commencer là où Nahhas s'est arrêté, et que le maximum qu'il puisse espérer est ce qui fut jadis offert à Tharwat Pacha, que Dieu l'ait en sa miséricorde. Puis ils reviennent à la courtoisie, à la douceur et à la sollicitude, lui disant : si nous avions su que vous resteriez au pouvoir, nous aurions négocié et conclu un traité avec vous ; mais vos rivaux se tiennent encore debout, et leur tranchant est encore vif ; il vaut mieux, pour vous comme pour nous,

que nous laissions pour l'instant de côté la négociation et le traité.

Les Anglais façonnent ainsi ces formes pour le président du Conseil, adoptent envers lui ces couleurs, et lui adressent ces propos mêmes — et lui ne veut pourtant rien faire d'autre que négocier.

Qu'y a-t-il donc dans cette Forêt-Noire qui tente le président du Conseil à ce courage inquiétant, à cette audace effrayante ?

L'une de deux choses. Soit — comme le prétendent ses amis sincères, initiés aux ressorts secrets des affaires, comme disent les hommes de la politique — le président du Conseil se trompe lui-même, croyant que sa position en Égypte s'est stabilisée, que le peuple lui est devenu fidèle et s'est soumis à son autorité, qu'il a achevé d'organiser l'indépendance intérieure et s'est mis à l'abri de l'opposition, et qu'il s'impatiente désormais envers les Anglais, voulant s'en débarrasser comme il s'est débarrassé des Libéraux constitutionnels et des Wafdistes, afin de devenir le seul maître des affaires et le dernier mot dans la vie égyptienne, intérieure comme extérieure — et que c'est pourquoi il insiste sur la négociation et la poursuit avec tant d'ardeur. Ces gens disent que le président du Conseil pense du bien des Anglais, croyant avoir sur eux quelque droit, et qu'il peut espérer d'eux davantage que ce qu'ont obtenu ses rivaux ; et c'est ainsi qu'il s'avance dans la négociation, insistant et s'y obstinant. Mais les Anglais, de leur côté, croient que le président du Conseil est leur ami, qu'ils lui ont rendu de grands services, et que, s'il les a servis en Égypte, leur aplanissant le difficile et leur facilitant l'ardu, eux, en retour, l'ont soutenu, appuyé, et consolidé sa position sur les rives du Nil — et ils n'espèrent donc de lui que souplesse et docilité dans les négociations, et qu'il n'aille pas trop loin comme sont allés trop loin Muhammad Mahmoud et Nahhas.

Et ces gens, qui aiment le président du Conseil et lui sont sincèrement dévoués, n'attendent rien de bon des négociations, car ils savent, de science certaine, que le président du Conseil pourrait bien accepter moins que n'ont accepté Nahhas et Muhammad Mahmoud, et pourtant être incapable d'en faire face aux Égyptiens, tandis que les Anglais — ayant appris à connaître leur ami et leur homme, comme ils disent — ne lui offriront jamais ce qu'ils ont offert à ses rivaux parmi les Wafdistes et les Libéraux constitutionnels.

C'est pourquoi ces gens, amis du président du Conseil, s'affligent de le voir désireux de négociation, ou poussé vers elle.

Il existe cependant un autre groupe, rusé et habile, qui connaît les ressorts secrets des affaires aussi bien que ceux que je viens de mentionner, mais qui connaît, par-delà ces ressorts secrets, quelque chose de plus profond encore, quelque chose qu'un homme ne saurait se dire à lui-même tout éveillé, mais dont il ne fait que rêver endormi. Ces gens disent que le président du Conseil est trop intelligent pour se tromper lui-même sur la stabilité de sa position en Égypte, trop habile pour s'imaginer capable de résoudre la crise économique, et trop avisé pour accepter pour lui-même le sort de ces ministères qu'il use le pouvoir et qui consomment l'autorité, qui meurent dans leur lit comme frappés de phtisie ; et c'est pourquoi il se cherche une issue, et veut trouver cette issue dans les négociations. Je ne sais lequel de ces deux camps dit vrai, mais je vois dans les négociations une Forêt-Noire, et je crains pour le président du Conseil et pour l'Égypte s'il s'y précipite en de telles circonstances ; et je crois que la question des négociations est de celles devant lesquelles l'esprit de parti doit s'effacer, et où la voix de la nation doit s'unir — et c'est pourquoi j'écarte toute querelle entre le président du Conseil et ses opposants, et ne considère que la négociation entre Égyptiens et Anglais. Ce serait donc un péché que le président du Conseil s'avancât dans la négociation, à moins qu'il ne fût assuré d'obtenir ce que ses rivaux n'ont pu obtenir. Car si le président du Conseil s'avance dans la négociation et que l'Égypte perdît ce qu'avaient gagné Muhammad Mahmoud et Nahhas, ce serait un gaspillage des efforts de la nation, un gâchis de la force du peuple, un pas en arrière, et une atteinte dérisoire aux droits que les Égyptiens ont acquis — et il vaudrait mieux, pour le président du Conseil, rester où il est, et laisser son ministère être frappé de phtisie et mourir après des mois ou des années, que de chercher pour lui-même une issue de héros, négociant, puis rejetant ce qu'offrent les Anglais, puis démissionnant parce qu'il n'aurait pas réussi dans la négociation.

Car la nation n'attend de lui aucun triomphe dans sa négociation, ne se rassure nullement de le voir s'y hasarder, et ne le verra jamais comme un héros, quelle que soit la négociation qu'il mène à terme ; elle retiendra plutôt contre lui que les Libéraux constitutionnels et les Wafdistes avaient déjà fait avancer l'affaire d'un pas ou deux, et que lui l'a fait reculer de plusieurs pas. Il vaudrait donc mieux, pour le président du Conseil, rester où il est, ne pas se précipiter dans cette Forêt-Noire, ni exposer sa propre chair et son propre sang à ces loups et à ces ogres. Il vaudrait mieux, pour le président du Conseil, ayant visité toutes les chambres et toutes les salles du palais, ne pas entrer dans la centième

salle, celle qui complète l'ensemble, car il n'y trouvera que malheur. Il vaudrait mieux, pour le président du Conseil, ne pas prendre le chemin du regret, ni le chemin de celui qui s'en va et ne revient pas, mais prendre le chemin du salut — et le chemin du salut, c'est qu'il démissionne maintenant. Que Dieu me pardonne, que dis-je ? Tomberais-je dans le même piège que les opposants, demandant au président du Conseil de démissionner ? Non — je souhaite seulement, pour le président du Conseil, qu'il ne prenne pas le chemin de celui qui s'en va et ne revient pas, et qu'il choisisse ensuite entre les deux autres chemins : s'il le veut, il peut prendre le chemin du salut et démissionner maintenant ; et s'il le veut, il peut prendre le chemin du regret et rester au pouvoir jusqu'à ce que son ministère meure de phtisie, et qu'un ministère national sauve l'Égypte de la catastrophe.

J'espère que le président du Conseil voudra bien me croire : dans les contes des Mille et Une Nuits, dans les histoires que racontent les grands-mères, et dans les chansons populaires françaises, il y a des leçons et des avertissements dont chacun peut profiter — même les présidents du Conseil.